

## JUSTE UNE OMBRE

« Excusez moi, Miss Donoghue ?... »

La femme fit un bond de son bureau, visiblement surprise, et se tourna en direction de l'homme –barbu, mince, de taille moyenne- qui venait de parler.

« Oh ! Je suis désolé, je ne voulais pas vous faire sursauter. Permettez vous que je rentre ? »

La femme ne dit pas un mot, mais fit un discret signe de la tête. Le jeune homme, qui s'était tenu jusqu'à présent debout devant la porte grande ouverte, enleva son chapeau et fit un pas à l'intérieur de la pièce. Clara Donoghue ne lui accorda pas la moindre attention ; sans même lui jeter un autre coup d'œil, elle retourna vaquer à ses occupations –qui consistaient apparemment à trier une pile de papiers jaunis par le temps posée sur le bureau. L'homme resta un moment à la regarder, serrant sa sacoche en cuir dans ses mains, attendant visiblement qu'elle se décide à parler ou tout du moins qu'elle lui fasse un signe quelconque montrant qu'elle était disposée à l'écouter. Voyant qu'elle persistait dans son mutisme, il s'humecta les lèvres et prit la parole d'une voix qu'il espérait être la plus agréable et la plus chaleureuse possible :

« - Je suis Bob Waterson. J'avais eu l'occasion de discuter avec vous au téléphone il y a deux jours... »

Face à l'absence de réaction de la dame, qui s'obstinait à inspecter ses vieux papiers comme si personne ne lui avait jamais adressé la parole, il continua :

« - Je travaille pour...

- Pour le département des arts, des sports et du tourisme du Conseil du Comté de Galway, oui, je sais cela. Vous êtes obstinés. J'ai déjà eu l'occasion de recevoir d'autres personnes de votre bureau, et ma réponse sera la même que celle que je leur avais faite alors : ce manoir n'est pas à vendre, je ne compte pas le quitter et encore moins l'ouvrir aux touristes. A vrai dire, je ne sais même pas pourquoi vous avez insisté pour me rencontrer. »

Bob Waterson sourit et son visage s'illumina. C'était quelqu'un d'avenant, au contact très facile... Raison pour laquelle ses supérieurs l'avaient envoyé parlementer avec Clara Donoghue dont le mauvais caractère était légendaire.

« - J'étais curieux de rencontrer la personne qui a fait s'arracher les cheveux de tant de mes collègues. Et puis, vous savez, j'ai toujours aimé les causes perdues.

- C'est tout à votre honneur, monsieur Waterson... », lui lança Clara Donoghue sans lever la yeux de ses documents.

Se fiant à la réputation de Miss Donoghue, Bob Waterson s'était attendu à se retrouver face à une vieille femme longue et sèche, au visage maussade ; une caricature de mégère dont la physionomie aurait été le reflet de son tempérament acariâtre... Or ce n'était pas du tout le cas. Déjà, elle n'était si vieille que cela : Waterson estima que Clara Donoghue

devait être dans sa petite cinquantaine. Sans être grosse, elle était du genre petite et « bien en chair ». Les traits de son visage étaient fins et plutôt agréables, et peu marqués par les ravages du temps : à peine distinguait-on quelques légères rides sur le front et aux coins des yeux. Elle possédait une impressionnante chevelure bouclée qui avait dû être d'un beau bond vénitien avant que les années ne la fassent blanchir –seules quelques mèches de couleur résistaient ça et là.

Waterson se fit la remarque qu'avec vingt ou trente ans de moins, elle aurait été une très jolie femme. Et il était probable qu'elle avait dû avoir beaucoup de succès auprès des garçons durant ses jeunes années.

Devant l'air concentré qu'affichait Miss Donoghue face à ses papiers (que cet air soit sincère ou juste destiné à lui faire comprendre qu'il n'était pas le bienvenu), Bob Waterford n'insista pas. Si elle ne souhaitait pas lui parler, il n'y avait pas de problème. Il avait tout son temps. En outre, il savait bien qu'il valait parfois mieux ne pas chercher à s'imposer ni à brusquer les choses, mais faire preuve de patience et les laisser venir d'elles-mêmes.

Le jeune homme parcourut la pièce du regard : elle était très sobrement aménagée. Elle comptait pour seul mobilier un bureau (qui était en réalité une simple table rustique sur laquelle on avait posé différents tiroirs et bacs de rangement), la chaise en bois sur laquelle était assise Clara Donoghue et dans l'angle, une bibliothèque massive et remplie de livres dont Waterson ne pouvait distinguer que les couvertures en cuir.

En revanche, contrastant avec la sobriété spartiate de l'ameublement, un pan entier de la pièce avait été recouvert de papiers, photos et articles de journaux. Il y en avait partout : du sol au plafond, à un point tel que l'enduit à la chaux dont on avait couvert les murs n'était plus visible par endroits.

Waterson s'y dirigea et jeta un coup d'œil en direction de Clara Donoghue dans l'éventualité où elle ne lui permettrait pas de regarder les images. Voyant qu'elle lui accordait toujours autant d'intérêt –c'est à dire pas du tout, il se rapprocha du mur et le parcouru du regard. Ici, un article de journal datant de 1999 annonçait la mise en place d'une vente de charité qui aurait lieu dans le parc du manoir Kilmanton. Là, de simples notes griffonnées à la va-vite sur une feuille de papier récapitulaient une liste de noms suivis d'une série de dates. Waterson se souvint que le manoir avait été transformé en chambres d'hôtes il y a une dizaine d'années, et il supposa qu'il s'agissait de la liste d'anciens clients et de leurs dates de réservation.

L'attention de Bob fut retenue par une photo en couleur, à moitié dissimulée entre un tableau de comptabilité et un dessin d'enfant. Le cliché montrait une famille posant devant l'entrée d'un vieux bâtiment. Il y avait quatre personnes : une jeune femme affichant un grand sourire et tenant dans ses bras un bébé qui avait l'air âgé de quelques mois tout au plus ; un enfant d'une dizaine d'années à la mine boudeuse et renfrognée (« celui-là ne devait pas être très content de prendre la pose », pensa Waterson avec un petit rire) ; et à l'extrémité, un homme habillé avec élégance qui cherchait visiblement à garder une attitude sérieuse et distinguée bien qu'il semblât sur le point d'éclater de rire.

Waterson ne put identifier tout de suite le bâtiment devant lequel la famille prenait la pose, bien qu'il lui parut familier. Puis il reconnut derrière le garçon le vieux puits qu'il avait vu dans le parc, devant l'entrée du manoir. Il s'agissait donc bien de Kilmanton... à quelques petites différences près : une glycine recouvrait la façade, il n'y avait pas de haie de rosiers devant les fenêtres du rez-de-chaussée...

C'est alors que Waterson remarqua quelque chose qui clochait. Il y avait une ombre. Elle était tellement discrète qu'il aurait pu passer à côté s'il n'avait pas examiné le manoir avec attention. Elle se tenait derrière l'une des fenêtres du premier étage, sombre, indistincte, et semblait regarder à l'extérieur en direction de la famille. Waterson plissa des yeux et colla son nez contre l'image pour essayer de mieux la distinguer... mais la silhouette était trop vague pour qu'on puisse arriver à y voir autre chose d'une forme humaine.

Aucune indication ne permettait de dater la photo avec précision, mais au vu de ses couleurs ternes, presque pastel, et de la façon dont étaient vêtus les gens, Bob estima qu'elle devait avoir au moins trente ans. Peut-être un peu plus.

« Est-ce que je peux vous aider ? »

Waterson se retourna et vit que Clara Donoghue avait abandonné ses papiers ; elle le considérait maintenant avec curiosité. Un peu décontenancé par le soudain intérêt dont il était l'objet, Bob lui désigna les images et articles affichés au mur :

« - Je suis désolé d'avoir été indiscret, je ne faisais que regarder ces photos. Votre manoir est en tout point remarquable, Miss Donoghue... Je ne devrais sûrement pas vous dire cela, mais en toute franchise, je comprend que vous ne souhaitiez pas le quitter. J'ai cru comprendre qu'il appartenait à votre famille depuis plusieurs générations ?...

- Ma famille est d'origine anglaise, elle est arrivée en Irlande lors de la seconde vague de colonisation du XVIIème siècle... Vous savez, ce que les historiens appellent la « conquête cromwellienne ». Mes ancêtres achetèrent la manoir, qui était alors davantage une sorte de place fortifiée, à un clan Irlandais -les Ni Dhomhnaill, je crois- et ils en firent ce qu'il est aujourd'hui.

Ma famille a gardé son nom anglo-saxon d'origine, d'Arcy, pendant près de trois cent ans... Jusqu'à ce que mon arrière grand-mère épouse un noble irlandais et que la lignée ne soit rebaptisée Donoghue. Mais vous voyez, je ne suis pas mariée et n'ai pas d'héritiers... Il vous suffit d'attendre encore une dizaine d'année et Kilmanton sera à vous », lui dit elle en le dévisageant avec un petit sourire narquois.

« - Pour être tout à fait honnête... Si le Conseil du Comté de Galway avait voulu s'approprier votre manoir avec autant d'acharnement que vous le pensez, il aurait depuis longtemps fait usage de son droit de préemption. Cela se justifierait amplement, vu la beauté et la rareté de ce patrimoine, et si l'on considère son caractère menacé... »

Le visage de Clara Donoghue se crispa pendant l'espace d'une brève seconde, puis reprit presque aussitôt une expression neutre. Bien entendu, cela n'échappa pas à Bob Waterson qui reprit :

« - Je vais être direct : si depuis quelques années le Conseil du Comté multiplie les démarches auprès de votre personne, c'est parce que nous nous préoccupons de l'avenir du manoir Kilmanton. Nous ne pensons pas que vous ayez les ressources nécessaires pour entretenir un bâtiment aussi imposant... sans oublier les six hectares de parc qui l'entourent. Votre héritage personnel et les fonds que vous récoltez via votre activité de chambres d'hôtes n'y suffisent sûrement pas -arrêtez moi si j'ai tort.

Que vous ne souhaitiez pas céder le manoir, fort bien, c'est naturel et je le comprends. Mais au moins, acceptez de l'ouvrir au public. Vous n'avez absolument rien à y perdre...

Au contraire, l'argent rapporté par les visites et le classement de Kilmanton aux sites nationaux d'intérêt historique permettraient d'entreprendre de grands travaux de rénovation. On pourrait redonner à votre manoir une seconde jeunesse, lui rendre sa splendeur d'antan... Nous serions tous gagnants. »

Voyant que Clara Donoghue ne se départait pas de son expression impassible, il enchaîna encore :

« - Que craignez vous ?

- Les touristes ne respectent rien, Monsieur Waterson. Ils sont sans-gênes. Certains sont déjà venus ici ; ils ont eu le culot de rentrer par effraction dans ma propriété et d'y prendre des photos qu'ils m'ont ensuite envoyé ensuite par la poste. Tenez, cette image-là par exemple, dit-elle en lui montrant du doigt un cliché parmi la mosaïque affichée au mur. Ça en dit long sur leur... mentalité. »

Waterson se rapprocha de l'image qu'elle lui avait désigné et constata qu'il s'agissait de la photographie d'une partie du manoir qu'il n'avait jamais vu ; vraisemblablement l'arrière cour, qu'il n'avait pas encore eu l'occasion de visiter. Le cliché présentait une famille se tenant debout devant de gros pots de fleurs décoratifs. Dans un coin de la photo, une date était inscrite avec une élégante écriture manuscrite : 13 juillet 1993.

La famille du cliché était en tout point similaire à celle de la première photo qu'avait examiné Bob avant de discuter avec Clara Donoghue : un homme souriant tenant dans ses bras un enfant en bas âge, et une femme serrant contre elle un jeune adolescent et faisant un signe de la main en direction du photographe. Les personnes se tenaient cependant trop loin de l'objectif pour que Waterson puisse arriver à distinguer clairement leurs visages.

Une idée saugrenue, presque malsaine traversa l'esprit de Bob et il étudia attentivement l'image. Il y repéra finalement ce qu'il avait craint d'y trouver. Un frisson lui parcourut l'échine tandis qu'il sentit les pulsations de son cœur s'accélérer : l'ombre était là. Elle était encore plus furtive que sur l'autre image et elle se trouvait non plus au rez-de-chaussée, mais derrière une des fenêtres de l'étage du manoir. Mais il n'y avait pas de doute... C'était bien elle : une forme humaine floue, observant les personnes qui étaient prises en photo en contrebas.

Waterson se retourna en direction de Clara Donoghue :

« - Est-ce que ... ?

- Ecoutez Monsieur Waterson, l'interrompit-elle. Je comprends tout à fait les raisons qui poussent le Conseil du Comté à vouloir prendre les choses en main. Elles sont sûrement très bonnes et tout-ce qu'il y a de plus rationnelles... Mais moi aussi, j'ai mes raisons et je ne céderai pas d'un pouce. Cette discussion est amenée à tourner en rond, et je préfère vous faire économiser votre temps. »

Ils restèrent ainsi à se considérer l'un et l'autre sans dire un mot. Malgré la véhémence de ses propos, les yeux de Clara Donoghue évoquaient davantage la lassitude et la fatigue que la colère. Bob Waterson ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais se retint. Elle lui fit signe du regard qu'elle avait capté son hésitation, ce qui l'incita à poser la question qu'il avait à l'esprit :

« - Je vous demande pardon par avance pour mon impolitesse... Mais il y a une rumeur qui affirme que vous n'avez jamais mis un pied en dehors de ce manoir. Est-ce que c'est vrai ? »

Clara Donoghue ferma les yeux, poussa un petit rire jaune et haussa les épaules.

« - Elle est fausse, bien entendu. J'ai vécu ici depuis ma naissance, il m'arrive de temps en temps de sortir du manoir... A l'occasion. Mais ça reste rare. J'ai tout ce qu'il me faut ici, vous savez. Et je ne suis pas seule, mes deux domestiques sont là pour m'occuper de moi. Je suppose que vous avez dû croiser Mary en arrivant ? Je lui avais demandé de vous accueillir.

- Si, en effet, je l'ai croisé. »

Le silence s'installa à nouveau. Clara Donoghue fit une grimace. Son regard devint trouble et se perdit dans le vide. Puis soudainement, sans que Bob ait réagi, elle lui dit à voix basse :

« - Ma famille est morte il y a plus de quarante ans, alors que j'étais encore bien jeune. Ils étaient partis s'amuser dans le parc –pas très loin du chemin par lequel vous êtes passés pour accéder au manoir. C'était un jour de grand vent, et un vieil arbre leur est tombé dessus. Je n'ai dû mon salut qu'à une grippe foudroyante qui m'a obligé à garder le lit ce jour-là.

Vous comprendrez donc que je ne souhaite pas céder Kilmanton à qui que ce soit, et que je ne tiens pas non plus à ce que des hordes de touristes envahissent ma propriété.

- Parce que ce manoir est à la seule chose qui vous reste de votre famille décédée ?...

- En partie. En partie.... Si en repartant, il vous prend l'idée de vous promener, dirigez vous vers le vieux puits et continuez à marcher dans cette direction sur environ cinquante mètres. Vous devriez trébucher sur quatre tombes : celles de mes parents et de mes deux frères. Vous ne le réalisez sûrement pas –comment le pourriez vous ?- mais le parc de ce manoir est un peu comme un mausolée. Et je veux juste qu'on laisse les morts en paix.»

Lorsque Bob Waterson quitta le manoir, il faisait presque nuit. Le ciel s'était couvert de gros nuages d'un gris profond, et un vent violent se levait. Il allait y avoir de l'orage ce soir... Et si ce n'était pas de l'orage, ce serait une averse, et Waterson voulait à tout prix être rentré à Galway avant que la saucée ne commence à tomber.

2 heures de négociation pour rien... Mais à vrai dire, il s'y attendait et n'avait jamais espéré obtenir quoi que ce soit de cet échange. Cette femme était têtue, terriblement têtue, et elle s'accrochait à sa demeure comme une huître se cramponnerait à son rocher. Il était probable qu'elle ne quitterait son manoir que le pieds devant...

Une grosse goutte tomba sur le chapeau de feutre de Waterson. Puis une autre. Et encore une autre. Il pressa le pas pour sortir de la propriété et se dirigea vers sa voiture.

Dans l'encadrement de la seule fenêtre du manoir qui soit encore éclairée, une silhouette indistincte se tenait debout, écartant de la main le pan des rideaux. Elle regarda quelques instants la voiture de Bob Waterson s'éloigner ; dans la pénombre des arbres, on n'en distinguait guère plus qu'une forme sombre ponctuée par les deux phares arrières d'un rouge vif.

Quand la voiture eut disparu, la silhouette contempla d'un air pensif le paysage qui s'offrait à sa vue. L'allée de gravier, bordée de rosiers, que la pénombre commençait à envahir. Les arbres dont les branches s'agitaient follement au gré des bourrasques de vent. Le vieux puits, aux pierres moussues recouvertes par les ronces et les liserons. La silhouette resta ainsi un moment, à balayer la propriété du regard comme si elle y cherchait quelque chose. Puis le rideau retomba et la lumière s'éteignit, plongeant le parc et le manoir dans l'obscurité.